

# Étude linéaire de « Du mensonge en politique » - H. Arendt

(sources : GF et Mme Puig, à la sauce d'A. Lachau)

Quatre ou cinq ans après « Vérité et politique », Arendt fait de « Du mensonge en politique » la partie expérimentale de ses théories sur la vérité et sur le mensonge. Même si Arendt considère déjà « Vérité et politique » comme un examen, à partir de l'expérience, de théories déjà formulées, l'approche restait philosophique. Arendt ne cherchait pas à confronter des faits à ses théories mais explorait de façon conceptuelle les questions du mensonge et de la vérité. Or, ce nouvel essai concerne un événement historique, à savoir la révélation des *Pentagon Papers* dans la presse : ces documents avaient été classés secret-défense alors qu'ils se référaient bien à des faits, des décisions largement connus du peuple américain. Arendt s'attelle ici à analyser les rouages d'une tromperie intentionnelle dans les prises de décision et dans la communication des hommes de pouvoir pendant la guerre du Vietnam. Elle reprend plusieurs éléments de Vérité et politique où elle avait observé le mensonge organisé qui détruit le sens de la réalité. Dans « Du mensonge en politique », on retrouve donc cela à propos des *Pentagon Papers*. Il convient d'indiquer qu'Arendt elle-même, par une note en bas de page, note 1 p. 14, renvoie à son article précédent intitulé « Vérité et politique » : il est absolument cohérent de les étudier conjointement.

L'essai est divisé en cinq parties que nous allons suivre ensemble. On peut aussi partager l'essai en deux grandes parties : premièrement, le mensonge en politique (p. 11 à 25) ; puis le commentaire des *Pentagon Papers* (p. 25 à 63). Le cheminement tend dès lors à montrer comment on passe du mensonge comme moyen politique à la tromperie de soi délibérée et obstinée, ce qui serait peut-être une nouveauté.

## I/ Le problème du mensonge en politique (p. 11 à 25)

L'essai s'ouvre en **exergue** (= inscription en tête d'un texte, n. m.) sur une citation du Secrétaire de la défense Robert S. McNamara qui remet en question les finalités et les moyens employés par les Américains lors de la guerre du Vietnam.

Il incrimine « la première des superpuissances mondiales », les États-Unis, d'user de la violence (« tuer », « blesser », « contraindre ») contre des civils (« milliers de non combattants ») et contre une « petite nation arriérée », le Vietnam (**antithèse** entre les termes qualifiant les États-Unis et le Vietnam, soulignant un déséquilibre. Mais l'accusation porte surtout sur les bénéfices illusoire de cette guerre. Notons aussi le terme « spectacle », la dimension théâtrale étant importante tout au long du texte. McNamara est emblématique de ces personnes qui tout en étant bien placés pour connaître les faits (c'est lui qui a commandité le rapport) prennent des décisions militaires qui vont à rebours (c'est lui qui a organisé les incidents du golfe du Tonkin, les États-Unis simulant une attaque en mer contre leurs navires et en font porter la responsabilité aux Nord-Vietnamiens, permettant de justifier leur entrée en guerre ; même si sous Johnson il cherche à désengager les EU et s'il démissionne en 1968), la conclusion rappellera en effet qu'il était « l'un des principaux responsables » (*MP*, p. 64).

## 1) La place du mensonge en politique (p. 11 à 13)

### a) Le rôle décisif du mensonge dans la guerre du Vietnam

Le mensonge joue en effet un rôle important dans les facteurs déclencheurs de la guerre du Vietnam, puis dans la continuation du conflit. C'est pourquoi, selon Arendt, ce que révèlent surtout les *Pentagon Papers*, c'est « que le problème fondamental posé par ces documents est celui de la tromperie » (*MP*, p.11). // Dans la V<sup>e</sup> partie, Arendt réitère cette remarque : « Je me suis efforcée d'indiquer, au début de cette analyse, que les aspects sous lesquels j'y envisage les documents du Pentagone, ceux de la duperie, de l'autosuggestion, de la fabrication d'images, du jeu des idéologies et de la négation des réalités, ne sont pas les seuls qui méritent d'être étudiés et d'où l'on puisse tirer des enseignements » (p. 64, on voit qu'elle y précise les modalités et les facteurs de cette tromperie au terme de l'analyse).

Notons d'emblée le **champ lexical du mensonge** : « Dans les sables mouvants des déclarations mensongères de toute espèce, de la tromperie consciente ou de l'autosuggestion », p.12 (// « insincérité », « mensonge », « fallacieux », « faussés », p.12). Toutes ces formes de tromperie caractérisent « l'infrastructure de toute la politique intérieure et étrangère des États-Unis » (p.12). Emploi ironique probablement, car les institutions devraient plutôt constituer une infrastructure fiable, ici le sol se déroge (sables mouvants).

Arendt souligne la **gravité de cette tromperie** pratiquée « au plus haut niveau du gouvernement », dans des « proportions énormes », avec un fort « degré » de prolifération à l'intérieur des services militaires et civils. Les **déclarations mensongères** portent sur les décomptes « fallacieux » des pertes ennemies, sur « les comptes rendus faussés des dommages causés par les bombardements aériens », ainsi que sur les rapports douteux élaborés par des responsables carriéristes évoquant « des progrès accomplis », p. 12. On peut relever ici la mention rapide d'un élément sur les **mobiles du mensonge** : se grandir en exagérant ses œuvres (« rapports [qui] serviraient à apprécier [la] qualité de leurs services »).

Elle **introduit le terme d' « autosuggestion »** (p. 12). Or selon la suite du texte une des caractéristiques du mensonge moderne résiderait dans sa capacité à s'imposer à ceux-là même qui en sont l'origine. L'analyse arendtienne des *Pentagon Papers* va établir qu'il y a bien eu « processus d'autosuggestion interne » (appelé ainsi par Ellsberg, c'est-à-dire quand « les trompeurs ont commencé par s'illusionner eux-mêmes » *MP*, IV, p. 52). Cela lui permettra d'opposer le passé au présent en distinguant un mensonge **classique** fondé sur la **dissimulation** et un mensonge **contemporain**, propre à l'ère post-moderne, fondé sur la **destruction des faits, faits aussi classés secrets**. Si le grand public savait déjà la **duplicité des hommes de pouvoir**, dès le début de l'essai, Arendt suggère la **nouveauté de ce processus** en parlant de « proportions énormes » de la « crise de confiance envers le gouvernement » : elle veut proposer un **décryptage de ces mécanismes sans précédent de la tromperie**. Peut-être devons-nous nuancer la thèse d'Arendt, en restant prudent par rapport à cette tendance de la modernité de se croire toujours en rupture avec ce qui précède. Dans un de ses livres intitulé *De la révolution*, elle-même affirme qu'il existe un *pathos* de la nouveauté à l'époque moderne. Toujours est-il qu'ici, il peut valoir la peine de convoquer « tout un arrière-plan historique » (p. 13) sur la question traditionnelle des rapports entre mensonge et politique.

## b) l'arrière-plan historique du problème de la tromperie

Arendt choisit de mettre en perspective historique ce « nouvel épisode » de l'histoire du mensonge en rappelant que l'arrière-plan historique « n'est pas exactement révélateur d'innocence et de vertu » (p.13) (Pour synthétiser, cette analyse historique du mensonge la mène à souligner dans « Vérité et politique », que **la première modalité du mensonge moderne consiste à faire croire que une vérité de fait serait de l'ordre de l'opinion**, en effaçant ainsi toute différence entre vérité de fait et opinion, parfois de façon inconsciente (VP p. 318), mais dégradant tout de même la vérité en opinion (VP, 301). La deuxième est le secret, ici présentée)

Ici, Arendt évoque la **notion de « secret »** qui est une des deux modalités spécifiques du mensonge moderne. Le « secret » ne consiste pas à faire croire directement et intentionnellement qqch de faux mais **consiste à faire d'une vérité de fait, dont le contenu est connu de tous, un « secret »**. Le secret signifie ordinairement ce qui n'est su que de quelques personnes et qui doit rester caché. Mais ici s'agit du « **secret d'État** », ce qui doit être tenu caché sous prétexte de diverses raisons. C'est une **mise sous silence des vérités de fait**. Les régimes totalitaires ont pratiqué ce type de mensonge (// VP p. 301). Dans « Du mensonge en politique », le « **secret** » est **présenté comme un moyen politique légitime**. Arendt rappelle ses désignations dans l'histoire : « discrétion » en diplomatie, « *arcana imperii* » (arcanes ou « mystères du pouvoir » ou « secrets de la domination » selon la jolie formule de M. Revault d'Allones). Ainsi, à la longue énumération des outils du politique « la tromperie, la falsification délibérée et le mensonge pur et simple » s'ajoute le secret, sur lequel nous reviendrons (commentaire de la p.47)

**Place et justification du mensonge en politique : Le pouvoir politique use donc bien de mensonge mais pourquoi le mensonge semble-t-il justifié dans le domaine politique ? L'idée d'une justification**, déjà énoncée dans « Vérité et politique » est rappelée : « la véracité n'a jamais figuré au nombre des vertus politiques, et le mensonge a toujours été considéré comme un moyen parfaitement justifié dans les affaires politiques » MP, p. 13. Elle renvoie à VP (note)

[Dans « Vérité et politique », **deux justifications** du mensonge en politique sont avancées :

1° **le mensonge servirait à sauvegarder un régime politique**, condition paradoxale d'une recherche et d'une expression de la vérité (p. 291).

2° **mentir en politique est moins destructeur qu'employer la violence brute**. Le mensonge représente un des « instruments relativement inoffensifs dans l'arsenal de l'action politique », p. 291 ; idée traditionnelle de moindre mal].

## 2) Les conditions de possibilité du mensonge (p. 13 à 17)

Si le mensonge se justifie politiquement, pourquoi est-il spécifiquement possible en politique ?

### a) La liberté et l'action, conditions de possibilité du mensonge

Arendt interprète le mensonge en termes de **pouvoir d'agir** (« capacité active », quand la tendance à l'erreur et à l'illusion est "passive" I, p. 13) et elle met en rapport le **mensonge avec l'imagination et la capacité d'innovation qui sont la matière même de la politique**. La puissance d'agir qui correspond à l'activité politique ne se contente pas de reproduire des pratiques mais entreprend plutôt de nouvelles actions, produit de nouveaux événements qui modifient le réel : « Nous sommes libres de changer le monde et d'y introduire de la nouveauté » (MP, I, p. 14). Notons la

connotation méliorative de ces termes. Cette liberté implique **une aptitude à imaginer ce que pourrait être le réel**, qui n'existe pas encore. L'imagination désigne ici la capacité **de se détacher de la réalité**. L'homme ne fait pas partie du monde comme une partie par rapport à un tout (I, p. 14) puisque grâce à cette faculté, il a la liberté de prendre « une distance spécifiquement humaine par rapport à ce qu'il en est en fait ». On peut aussi parler de **capacité d'abstraction**.

Or toute action humaine se produit dans un monde qui préexiste à cette action et l'imagination permet alors d'envisager en amont comment le monde pourrait exister autrement, afin de le transformer (elle ne crée pas *ex nihilo*, ce qui fut l'erreur des spécialistes de la solution des problèmes, elle s'insère dans un monde réel). L'imagination garantit la possibilité de l'action en niant l'ordre préexistant du monde. Quand l'imagination fait défaut, l'action reproduit uniquement le réel. Or « l'action est évidemment la substance dont est faite la politique » (p. 14), d'où la parenté avec le mensonge.

### b) la contingence et la vulnérabilité des vérités de fait

Toutefois, dans le cas du **mensonge intentionnel**, cette **capacité imaginative s'applique au passé**. Autrement dit, le menteur ne réfute pas seulement le présent en imaginant un avenir possible, mais **il nie les faits qui se sont déjà passés**. Rappelons que la réalité est contingente et que les faits sont donc fragiles (« vulnérabilité » de la « trame des réalités » selon l'historien p. 15). **Le menteur traite le passé comme s'il était contingent, alors qu'il ne l'est pas complètement**. Il l'est au sens où la réalité aurait pu être différente : « La falsification délibérée porte sur une réalité contingente (...) qui pourrait être autre qu'elle n'est » I, p. 15, et qu'elle n'a pas forcément de logique en elle-même (l'enchaînement des événements n'a pas forcément de raison d'être, alors que l'« affirmation : deux et deux font quatre » est qualifiée d'« invulnérable » p. 15, c'est une vérité de raison). Il est donc « tentant » de falsifier les faits, surtout que le politique a l'habitude de travailler sur ce qui est contingent pour agir. La contingence du réel est donc source de l'imagination et garantit la possibilité de l'action. Arendt ajoute que **cette falsification des faits est simplifiée à cause de la difficulté à garantir la certitude de la réalité de ces faits**. Ils ont besoin de la « justification de témoins dignes de foi », de documents pour être attestés ! A défaut, le « doute » subsiste et l'imagination peut substituer un discours mensonger. Les mensonges sont souvent confondus (*n.b.* « confondre », p. 16 au sens de confondre un menteur = le réduire au silence, prouver publiquement la fausseté de ses dires). Mais avant d'être détectés, les mensonges, malgré leur fausseté, produisent des effets politiques. Ils sont donc des outils sinon légitimes, du moins justifiés car parfois **efficaces** au service d'une action politique. C'est pourquoi le mensonge est « si facile et si tentant » (p. 15, noter les adv. intensifs).

Qui plus est, « le mensonge est souvent **plus plausible (= vraisemblable)**, plus tentant pour la raison que la réalité, car le menteur possède le grand avantage de savoir d'avance ce que le public souhaite entendre », MP, I, p. 16). A la différence de l'erreur et de l'opinion, **le mensonge ne s'oppose pas à la raison, et il peut même sembler plus rationnel que la réalité empirique**. Ainsi le contraire du mensonge restent les faits, les vérités de fait, et non les vérités de raison. La raison ne peut pas grand-chose contre le mensonge car elle en est plus proche que, souvent, de la réalité. Comme les faits sont contingents, **il est facile d'imaginer un autre déroulement possible des événements**. Le mensonge représente un moyen de se défaire du réel, de refuser sa complexité et sa contingence, dans le but de disposer un ordre imaginaire plus facile à maîtriser, en accord avec les besoins des hommes d'action. (On comprend la fortune possible des complotistes auprès des esprits logiques). « Mensonges isolés »;

« propagandes organisées et mensongères de groupes », « épaisses couches de **fiction** » sont ainsi mis sur le même plan que la **simple mise à l'écart**, « l'oubli » (p. 15).

Ainsi, le mensonge fait partie de la vie politique et il contribue à favoriser l'action de l'homme, il est efficace et repose sur une capacité d'imagination. La capacité de mentir révèle une **liberté par rapports aux faits**, (mais comme elle l'a indiqué dans *VP*, il s'agit d'une liberté « mésutilisée et dénaturée » p. 319).

#### La réalité rattrape généralement le menteur

Avant d'évoquer les deux « variétés plus récentes » de mensonge, Arendt note toutefois que la réalité rattrape généralement (« en temps normal ») le menteur (p. 16-17). Ce petit passage discret sur la force de la vérité, jouant le rôle de concession, doit pourtant attirer notre attention : il y a donc **des limites à la tentative de faire croire qqch**. Elle avait aussi indiqué que le mensonge était facile et tentant, mais en nuancant : « *jusqu'à un certain point* » (p. 15, elle souligne). Le mensonge ne peut « recouvrir la texture entière du réel » (*MP*, p.16).

### 3) Deux « formes » récentes dans l'art de mentir (p. 17 à 25)

Arendt étudie ensuite **des manifestations plus récentes du mensonge dans le domaine politique**, dont Machiavel n'avait pas idée, **en dégageant deux « variétés » modernes**.

#### a) 1<sup>ère</sup> modalité récente de tromperie : les relations publiques

« Les relations publiques ne sont qu'une variété de la publicité » (I, p. 17). Autrement dit, les images politiques suivent la même logique que la publicité ayant une finalité commerciale de vendre des produits destinés à la consommation. Arendt évoque les « méthodes de Madison Avenue » (*VP*, 325), avenue de New York désignant par synecdoque la publicité. **Les responsables des relations publiques cherchent donc à vendre des opinions et des convictions politiques sur ce qui s'apparente pour eux à un marché** : « Ainsi la prémisse psychologique de la possibilité de manipuler les hommes est devenue l'un des principaux produits en vente sur le marché de l'opinion, l'opinion publique ou celle des spécialistes » p. 18. Au sein d'une économie de marché et d'une société de consommation caractérisée par « une publicité effrénée », « on enseigne que la politique est faite, pour une part, de la fabrication d'une certaine image, et, pour l'autre, de l'art de faire croire en la réalité de cette image » (*MP*, I, p. 18, notons la seule occurrence du factitif « faire croire »).

En s'appuyant sur les rapports du Pentagone, Arendt explique que la construction et la préservation de l'image de la réputation des États-Unis sont devenues plus importantes pour la diplomatie que les objectifs militaires. **Comme dans la publicité, la construction d'une image devient centrale en politique**. Or, le mensonge repose sur la capacité à imaginer et à renvoyer une image, souvent fausse, de soi, pour permettre aux hommes d'agir dans la vie publique. Cependant, **dans le passé, l'image était au service de l'action** et l'activité politique était sa réalisation (elle ne donne pas d'exemple mais on peut penser aux portraits en pied de Louis XIV, qui servaient sa politique et n'étaient d'ailleurs pas diffusés partout). Dans le cadre traditionnel, le mensonge et la falsification des faits visent des buts à court terme. **Au contraire, dans le mensonge moderne, le mensonge est entièrement au service d'une image et cette image essaie de remplacer la réalité et devient l'essentiel de la vie politique**. Toute la nouveauté du mensonge moderne réside dans

le fait que **l'image compte plus que les objectifs qu'elle doit atteindre**. Ce n'est plus le mensonge qui favorise l'action (*cf.* Machiavel) mais l'action qui doit donner du crédit au mensonge pour correspondre à l'image donnée. La construction d'une image politique devient **une fin en soi** et non plus un **moyen** de l'action. Rappelons que Vinaver montrait comment le marketing changeait l'image du papier toilette, non la qualité du papier toilette.

#### b) 2<sup>ème</sup> modalité récente du mensonge : « les spécialistes de la solution des problèmes » (technocrates)

L'expression provient de Niel Sheehan, rédacteur du premier essai sur les *Pentagon Papers*. Il s'agit **d'experts en communication** œuvrant dans les institutions: « ils se sont acquis dans les conseils des gouvernements » un « prestige sans cesse accru ». Ces spécialistes ne mentent pas au sens où ils énonceraient délibérément des propositions fausses. Mais ils ont **joué un rôle dans la nouveauté du mensonge moderne** parce que tout en étant conscients de la réalité des faits sur le terrain, ils ont favorisé la capacité de l'État à se couper de la réalité. Ils traitent les faits et les événements par nature imprévisibles comme s'il s'agissait de propositions déductibles d'un système logique. Concrètement **ils ont participé à la négligence des faits au nom d'une image à préserver**, celle de grande puissance des États-Unis. « Ce qu'indiquent bien les documents du Pentagone, c'est la hantise de la défaite et de ses conséquences, non sur le bien-être de la population, mais sur la réputation des États-Unis » (p. 27). Ces experts « sortaient des universités et de divers instituts de recherches pour entrer dans l'administration » p. 20. Ils sont spécialistes de « théorie des jeux » et « d'analyse de systèmes ». Ils ont participé à la **rédaction du rapport Mc Namara**. Arendt indique qu'ils font preuve d'une confiance en eux confinant à l'arrogance, p. 20. Ils sont très « sûrs d'eux-mêmes ».

#### La séparation entre l'action et la pensée (réel vs. théories) :

Tout en valorisant l'intelligence et sans doute l'honnêteté intellectuelle de ces spécialistes capable d'intégrité dans la rédaction des rapports, Arendt rappelle qu'**ils ne sont pas des hommes d'action** car ils ne sont pas soumis à des impératifs de succès sur le terrain les confrontant au réel. **Leur objectif est de vendre le conflit à l'opinion publique américaine** sans se préoccuper des défaites ou succès des militaires américains. Ils ont **une prédilection pour la théorie** (ils « se targuaient en même temps de leur « rationalisme » et leur amour de la « théorie », de l'univers purement intellectuel », p. 22) parce qu'ils découvrent des théories qui expliquent l'enchaînement des faits historiques et leur but consiste à rendre cohérente la réalité envisagée d'après leurs théories : « Ils seront tentés, par contre, de faire concorder la réalité envisagée par eux (...) avec leurs théories, écartant ainsi mentalement sa contingence déconcertante » *MP*, I p. 23. Le réel perd ainsi sa contingence.

Par conséquent, la vérité de fait s'efface devant les impératifs d'une **politique de communication** dont le seul but est de **fournir une image de l'Amérique comme d'une super-puissance**, indépendamment des résultats militaires concrets qui devraient assurer sa réalisation.

**Mais la réalité ne s'intègre jamais à de tels modèles théoriques** parce qu'elle est dérangeante du point de vue théorique et pratique: Dans « Du mensonge en politique », Arendt se réfère aussi à l'idéalisme absolu de Hegel, prônant le mythe du **rationalisme absolu** (avec l'idée que "*ce qui est réel est rationnel, et ce qui est rationnel est réel*") : « L'aversion de la raison à l'égard de la

contingence est très forte ; Hegel, générateur de toute la pensée utopique moderne, n'a-t-il pas affirmé que "l'unique intention de la contemplation philosophique est l'élimination de l'accidentel" ? », p. 23 (//«Ce n'est pas seulement la vérité rationnelle qui, dans la phrase hégélienne, met le sens commun à l'envers; très fréquemment la réalité ne dérange pas moins la tranquillité du raisonnement de bon sens qu'elle ne dérange l'intérêt et le plaisir » VP, IV, p. 320).

Arendt qualifie l'utilisation par la science politique des théories des jeux, d'« erreur ». Les « spécialistes de la solution des problèmes » sont des menteurs car ils créent des mensonges devant se substituer au réel plutôt que le dissimuler. C'est la **figure du bureaucrate coupé du réel**, récurrente dans l'œuvre d'Arendt (cf. Eichmann). Le bureaucrate, distinct de l'homme d'action, prend ses décisions en fonction de normes abstraites sans tenir compte de la réalité des faits. Ce sont des experts en théorie qui plaquent des schémas sur le monde pour résoudre des problèmes de communication sans regarder les événements.

**On peut rapprocher l'expert en communication du diseur de vérité** évoqué dans VP cherchant une vérité théorique universelle débarrassée de la vérité de fait contingente. Le bureaucrate est comme le philosophe platonicien maniant des vérités intelligibles, dans un univers (le monde commun, la politique) qui est celui de la réalité et où cela ne fait pas loi. L'expert se croit libre de falsifier les faits car il possède un savoir supérieur à celui des citoyens. A vrai dire, l'expert n'apparaît pas dans la vie publique mais se définit comme professionnel de l'opinion, qu'il a pour but de manipuler.

A la fin du premier mouvement, Arendt souligne que « jamais la réalité ne s'offre à nous sous cette forme de prémisses aboutissant à des conclusions logiques » p. 24. Elle confronte les scientifiques de la nature et les historiens (p. 22) qui étudient la réalité, soit naturelle, soit des affaires humaines aux méthodes des spécialistes en communication. **Dans les sciences de la nature, le réel résiste parfois à la théorie** (l'expérience ne valide pas l'hypothèse). En histoire, les événements sont souvent invraisemblables et contingents. L'objectif des experts de faire concorder la réalité à leurs théories est intenable, sauf à détruire totalement les faits, chose impossible même dans les régimes les plus totalitaires: « Mais lors même que cette volonté destructrice existe, comme ce fut le cas pour Hitler et pour Staline, il faudrait qu'elle puisse disposer d'un pouvoir équivalant à l'omnipotence pour parvenir à ses fins » (I, p. 24). Dans les **États totalitaires**, on a essayé de faire croire à des mythes, de faire croire à une autre réalité, en **détruisant** les vérités de fait pour obtenir « un monopole du pouvoir sur la totalité du monde civilisé » (VP, II, p304) Cf. l'exemple de la p. 16 sur la prétendue absence de chômage dans les économies socialistes... qui mène à supprimer les chômeurs.

## II/ Commentaire des documents du Pentagone (p. 25 à 63)

### 1) Une "politique du mensonge" menée pour une réputation (p. 25-33)

Dans le deuxième moment de l'essai, Arendt relate l'exactitude des informations fournies par les services de renseignement lors des différentes étapes de la guerre du Vietnam. Pourtant, malgré cette connaissance des faits, le gouvernement américain a changé plusieurs fois d'« objectifs » jusqu'en 1965. A partir de 1965, l'objectif principal a été de « convaincre l'ennemi qu'il ne pourrait jamais parvenir à vaincre » et « d'éviter une défaite humiliante » p. 27. On comprend alors que seule la « réputation des

États-Unis et de leur Président» compte et que le « bien-être de la nation » est secondaire. Pourquoi cet engagement américain dans une guerre ? Beaucoup s'interrogent et un mémorandum écrit en 1964 par le conseiller politique John Mc Naughton avance une réponse : la guerre avait pour raison de convaincre le monde de la capacité des USA à venir en aide à un « petit pays arriéré » p. 29. L'Amérique doit se comporter comme une super-puissance, « tel fut le seul objectif poursuivi en permanence ».

Se dessine alors **un enjeu : former une image de grande nation omnipotente et altruiste**. Arendt décrypte de mécanisme du mensonge et constate avec surprise: « Faire de la présentation d'une certaine image la base de toute une politique - chercher, non pas la conquête du monde, mais à l'emporter dans une bataille dont l'enjeu est « l'esprit des gens » -voilà bien quelque chose de nouveau dans cet immense amas de folies humaines enregistrées par l'histoire » (MP, II, p. 30). Elle rappelle que cela mène à employer les "termes de scénarios et de publics empruntés au vocabulaire du théâtre" (p. 30). Ainsi les experts en communication, coupés du réel et dénués de bon sens, ont cherché à modifier l'état d'esprit du peuple américain. Agir dans une « perspective politique l'histoire », cela revient - par un affaiblissement catastrophique du terme à chercher à remporter les prochaines élections (p. 33, sorte de *novlangue*). Mais coupés de la réalité, ils ne pensaient pas aux conséquences catastrophiques de leurs décisions. Quand ils cherchent à « minimiser les conséquences », c'est pour l'image des E.-U (càd leur image de bons dirigeants susceptibles d'être réélus) et non pour les civils vietnamiens ou les conscrits américains.

Enfin, Arendt montre comment les décideurs politiques ont totalement négligé les informations exactes transmises par les services de renseignements. Les faits ont donc été méprisés par les technocrates, ne servant pas de base aux décisions prises. Tel est «le secret le plus étonnant, et certainement le mieux gardé, que nous ont révélé les documents du Pentagone » (p. 34), dit-elle en reprenant avec ironie le mot de *secret*.

Reprenons les rouages de cette tromperie moderne :

Quand les documents du Pentagone (rédigés par les experts puis classés secret-défense), sont publiés par le *New York Times* en 1971, Arendt remarque que **cette communication gouvernementale n'était pas destinée à la politique extérieure mais plutôt à la politique intérieure** en s'adressant au pouvoir législatif du Congrès. C'est un aspect nouveau de ce mensonge : **créer des images fabriquées pour la « consommation interne » et non faire croire des éléments dans une stratégie militaire internationale** : « la politique du mensonge ne se proposait nullement d'abuser l'ennemi », p. 25

Deuxième nouveauté : c'est le **changement incessant des objectifs** donnés pour justifier l'engagement américain dans la guerre au Vietnam qui prouve que les déclarations sont mensongères. Les objectifs ont varié en s'additionnant, révélant que les arguments fallacieux ciblaient des publics différents, en cherchant à s'adapter à des auditoires en fonction d'attentes supposées. Les déclarations correspondaient à des « scénarios » présentant des objectifs variés en fonction du « public » (notons la **dimension théâtrale de l'information**). Or Arendt note l'absence de pertinence entre les différentes communications et les publics visés p. 32 : « scénario », « trompés sur les réactions de chaque public ».

On l'a déjà dit mais les documents du Pentagone révèlent un **processus nouveau** : toutes les décisions prises pendant la guerre du Vietnam ont pour seul but de sauvegarder la réputation des USA. Étrangement, le gouvernement craint moins une défaite militaire qu'une mauvaise image de l'Amérique, déchue de l'image de « plus grande puissance mondiale » (MP, II, p30). Certes, en période électorale, **l'objectif d'image** est compréhensible pour des élus, amenés à « croire en la toute-puissance

de la manipulation » qui leur fait gagner les élections p. 31. Mais comment expliquer l'acceptation par les experts de **cette politique** « axée sur l'imaginaire » ?

## 2) L'écart entre les faits et les théories qui orientent la décision politique (p. 33 à 38)

### a) l'opposition entre l'imaginaire et les faits réels

La tromperie réside dans la construction de cette image relative à la réputation du pays. Elle témoigne d'un problème : **une politique américaine fondée sur l'imaginaire** ! Or dans un contexte de guerre, « l'éloignement des réalités », le fait d'être inconscient des « **risques réels** » est désastreux ! Arendt l'annonçait p.32 : « Ni la **réalité** ni le **sens commun** ne pouvaient atteindre l'esprit des spécialistes de la solution des problèmes ». On peut songer aux recommandations, parmi d'autres propositions, d'offensives de diversion sur le plan international qui auraient eu des conséquences bien réelles, « contrairement à ce qui se passe au théâtre », et dont le seul but aurait été de détourner l'attention de l'opinion publique (p. 33). Un épisode secondaire au théâtre distrait le public... mais une offensive dans un autre pays non seulement aurait des conséquences potentiellement catastrophiques mais en plus, comme on n'est pas dans la fiction, cela agirait sur le monde même où se déroule la guerre du Viet Nam et pourrait avoir des répercussions sur celle-ci (par exemple, peut-on supposer, par des jeux d'alliances).

Ce hiatus entre imaginaire et réalité est tragiquement montré au travers de l'opposition entre ces décisions erronées, ces déclarations mensongères et d'autre part, **les informations internes véridiques**. On note une véracité inouïe des services de renseignements jouissant d'une **indépendance relative**. Arendt explique que les services de renseignements « n'ont cessé de dire la vérité d'une année sur l'autre », p. 36. Ce, en dépit d'une atmosphère digne d'*Alice au pays des merveilles*, un monde onirique voire cauchemardesque où le rapport à la réalité est bien déformé. Leurs informations fiables n'ont pas été consultées pour prendre des décisions. Pire, elles ont été cachées au Congrès (p. 35).

Quelles conséquences en tirer sur **la forme moderne du mensonge en politique** ? Arendt indique qu'il ne s'agit plus d'un **mensonge qui faire croire le faux mais qui garde un lien avec le réel**, mais plutôt d'un **mensonge déduit de « prémisses imaginaires »** c'est-à-dire sur le fondement d'une « volonté d'imposer une certaine image et de combattre des conspirations **imaginaires** » p. 44. C'est proche du donquichottisme !

Le résultat consiste à **créer un monde de substitution, un monde bâti sur des mensonges**. On rapprochera cela du « caractère mythique » de promesses qui en fait mènent à un enlèvement (p. 49), en notant que le **mythe** peut être défini comme « une construction de l'esprit, fruit de l'imagination, n'ayant aucun lien avec la réalité, mais qui donne confiance et incite à l'action » (TLFi).

## 3) Les moyens du mensonge d'État et ses origines (p. 38 à 49)

C'est l'étude du troisième mouvement de la pensée d'Arendt dans cet essai (III) consacré au **refus de connaître la réalité**.

Arendt fournit plusieurs exemples précis de la **coupure entre réalité et décisions**, illustrant la « disparité totale entre les faits (...) et les prémisses, les théories et les hypothèses qui servent finalement de base aux décisions » (MP, III, p.38). **Trois raisons** successives sont alléguées pour justifier la guerre : la théorie des dominos p. 38, la conspiration communiste généralisée p. 39 et enfin la volonté de « contenir la Chine » p. 41. Or **cette variation trahit le peu d'importance de ces raisons**

pour les gouvernements successifs. De plus, les USA ne cherchaient pas non plus à conquérir une région dans une logique impérialiste comme aurait pu le faire penser « l'enlèvement et l'obstination » que les dirigeants pratiquaient jusqu'à la folie. Mc Naughton écrit ainsi que cela conduit : « bon nombre de personnes à se persuader que la classe dirigeante est devenue folle » p. 43, le terme « absurde » est aussi utilisé. D'ailleurs, Arendt souligne avec ironie qu'une formule pourtant « infiniment moins vraisemblable que d'autres notions caractéristiques des relations publiques » était constamment répétée : « nous ne recherchions aucun avantage territorial ni aucun autre profit tangible » p. 44.

La réalité, c'est que les Etats-Unis auraient eu les **moyens d'une politique de domination pacifique** (p. 42-45). Pas de motif impérialiste donc à l'engagement militaire des USA ! Juste « une volonté d'imposer une certaine image » p. 44. Arendt donne ainsi 2 menus faits complètement cachés au public : deux tentatives de nouer des relations diplomatiques avec les États-Unis par le Vietnam et la Chine, tenues secrètes parce qu'elles étaient « en contradiction avec « l'image d'un communisme monolithique placé sous la direction de Moscou » p. 45 (cf. cours sur contexte).

### Le problème du secret d'État (*arcana imperii*) p. 47 et de l'ignorance

Parmi les origines possibles de ces mensonges, **Arendt revient sur le danger du secret** : rendre secrets des documents qui n'aurait pas dû l'être a brouillé la distinction entre mensonge et vérité (p. 46-48). Les bureaucrates ne pouvaient plus « distinguer la vérité qui se trouve derrière leurs dissimulations et leurs mensonges » p. 47. Classifier des informations **en secret-défense** a été **préjudiciable à la connaissance des responsables et de l'opinion, puisque cela a entravé l'accès à des informations** capitales sur le conflit et a laissé croire aux responsables qu'ils pouvaient les ignorer. Personne parmi les hauts fonctionnaires qui auraient pu y avoir accès n'a pris la peine de lire les rapports du Pentagone. C'est tout de même un comble que les lecteurs du Times aient été les premiers à les étudier sérieusement !

Mais est-ce que les professionnels de la communication chargés de vendre la guerre, étaient bien conscients de la réalité au Vietnam ? Ils ont falsifié les faits pour qu'ils correspondent à leurs théories. Ils ont privilégié l'image à l'action. Mais dans cette nouvelle forme de mensonge, les menteurs ont-ils gardé une distance par rapport à leurs déclarations ? Ont-ils fait une campagne de propagande ? Étaient-ils encore capables de distinguer la réalité du mensonge ? Si oui, les différentes manipulations opérées par les gouvernements américains relèvent de la catégorie du mensonge traditionnel, reposant sur la conscience du réel. **Quelle a été la part de connaissance de la réalité par les experts ? C'est ce critère qui détermine s'il y a eu mensonge traditionnel ou mensonge moderne.**

Arendt souligne en outre qu'une **ignorance** était présente, ignorance des réalités qui pose tout de même problème quand on est un responsable car ils n'ont pas cherché à la corriger alors qu'ils en avaient les moyens. Comme elle l'avait souligné p. 19, de manière contre-intuitive, les dirigeants des pays libres, en particulier le Président des Etats-Unis, entouré de conseillers qui filtrent les informations, paraissent les personnes les plus susceptibles d'ignorer les réalités pertinentes. Elle analyse en effet « l'**ignorance réellement effarante et de bonne foi** » « **de toutes les réalités historiques, géographiques et politiques par les responsables** » (p. 48-49). **En raison de l'ignorance** on est arrivé à un échec. Faut-il comprendre ce terme au sens de négligence (mépris, méconnaissance de l'importance de) ou de non-connaissance ? plutôt la seconde acception ici car elle parle d' « ignorance de bonne foi ». **Le problème est donc bien celui de la connaissance et de la responsabilité des dirigeants.** Arendt incrimine « l'usage exagéré du secret lors de la classification des documents » (p. 46). Ainsi l'idée de « secret d'État » reste problématique alors même que la modernité généralise « une sorte de mentalité de la

raison d'État » *VP* p. 325. Classer des informations comme « confidentielles » prive l'opinion de leur connaissance. Or sans ces connaissances, le peuple et les dirigeants ne sont plus capables de se construire une opinion éclairée pour juger. *MP* p. 46. Malgré tous ces inconvénients, la notion de secret d'État reste « prétendument indispensable au fonctionnement de l'appareil gouvernemental », mais l'adverbe *prétendument* souligne qu'Arendt prend une distance ironique avec cette thèse « qui peut nous laisser rêveurs » (p. 47). Le secret est un problème car « on refuse ainsi au peuple et à ses représentants élus toute possibilité de savoir ce qu'il leur faut connaître pour se former une opinion ». Or pouvoir se former une opinion éclairée est indispensable à tout citoyen qui souhaite agir dans le monde commun.

Pour répondre à la question que nous nous posons, la « politique du mensonge » (*MP*, p. 25) menée par le gouvernement américain ressemble donc plus à un procédé récent, celui de la « manipulation de masse » (*VP*, p.320-321). Rappelons la différence entre les **2 formes de mensonge (mensonge singulier et mensonge organisé)** : le mensonge organisé récent déclare secret ce qui ne rentre pas dans la catégorie du secret, et consiste en outre à fabriquer des images pour créer « un substitut complet » de la réalité p. 321 (*VP*, IV). La **manipulation de masse** se distingue du mensonge politique traditionnel car le **mensonge est général** et non plus singulier comme dans le mensonge traditionnel (singulier car un seul fait peut être dissimulé). La manipulation de masse effectue un « complet réarrangement de toute la texture factuelle » p. 323. De plus, comme l'a montré la question de la responsabilité des dirigeants, le **mensonge généralisé**, quand il est pratiqué dans des **sociétés démocratiques**, repose sur un processus d'autosuggestion, **d'auto-tromperie**. Alors que le mensonge classique préserve la vérité, le mensonge moderne caractérisé par « la duperie de soi-même » devient « un outil indispensable » très dangereux avec « un mensonge complet et définitif », p. 324, faisant disparaître définitivement les vérités de fait. Enfin, dans les **États totalitaires**, ce mensonge organisé est appliqué **par la violence**. **Faire croire n'est plus cacher mais bien « détruire » la vérité** p. 322. On comprend qu'une telle volonté de destruction n'animait pas le gouvernement américain (*MP*, p. 24 : « inutile de dire que cette volonté de destruction totale n'a jamais existé à un quelconque échelon de l'administration, en dépit du nombre effroyable de crimes de guerre commis au cours de la guerre du Vietnam »).

D'ailleurs, **quand on perd de vue la vérité à dissimuler, la tromperie et le mensonge deviennent inefficaces** p. 47-48. Arendt - rappelant les mots de M Rusk parlant de « marathon de campagnes d'information » à propos des déclarations des experts en communication, comparés aux publicitaires de Madison Avenue - souligne que la manipulation finit par avoir « un effet contraire au but recherché, c'est-à-dire de répandre la confusion au lieu de convaincre » (p. 48). Sous l'effet des « brumes de mystères », cela n'a pas porté ses fruits, le changement incessant d'objectifs risquant fort de ne pas apparaître comme la vérité. Il y a donc **une résistance de la vérité**. En effet, « l'efficacité de la tromperie et du mensonge dépend entièrement de la notion claire de la vérité que le menteur et le trompeur entendent dissimuler ». Or les responsables ne parviennent plus à distinguer vérité et mensonge. Dans ces cas « l'opération destinée à tromper », la manipulation « ne manquera pas de tomber à plat » (p. 48). D'où la **conclusion optimiste** tirée par l'essayiste : « En ce sens, la vérité, même si elle ne s'impose pas publiquement, possède en regard de tous les mensonges **une inaliénable primauté** » (p. 48)

## 2) Les mécanismes paradoxaux de la tromperie politique étatsunienne (p. 49-63)

Le quatrième mouvement de l'essai (IV) vient montrer l'arrogance du pouvoir et l'arrogance de l'esprit c'est-à-dire la croyance dans la possibilité de penser la réalité sous la forme de modèles (p. 57).

La fin du III<sup>e</sup> mouvement annonce ces modèles en caractérisant la "conception" de la politique du pas de plus de « mythique » p. 49. Ce terme « mythique » est repris au début du IV.

**Une introduction souligne que la question centrale : « Comment ont-ils pu ? »** (empruntée au lanceur d'alerte Daniel Ellsberg, p. 50) subsiste une fois toutes les fausses explications écartées (enlèvement, impérialisme, « tragédie antique », « coup de poignard dans le dos ») et au vu des piètres résultats : triomphe de David sur Goliath (p. 49-51). On a vu que tous les motifs invoqués pour justifier l'engagement américain au Vietnam, et surtout ensuite l'enlèvement (dont une politique impérialiste à laquelle Arendt a accordé du crédit en examinant les agissements étatsuniens en Amérique latine p. 66) sont insuffisants. Par conséquent, c'est plutôt la question des conditions de possibilité de cette politique américaine désastreuse et contre-productive. Finalement, peut-être ne faut-il pas regarder la tromperie ou le mensonge en eux-mêmes mais comment on a pu arriver à ce gâchis alors que sur le papier, les calculs auraient dû mener à une victoire (les Etats-Unis « bénéficiant d'une supériorité en puissance de feu équivalent à 1000 contre 1 », p. 50).

Arendt propose 3 facteurs explicatifs de cette politique américaine en dépit du sens commun :

- le rôle de l'autosuggestion (la confusion entre vérité et mensonge)
- des facteurs aggravant expliquant que cela ait duré aussi longtemps : la perte de contact avec le monde réel (l'idéologie et la confusion entre réalité et probabilité)
- l'élaboration du mythe périlleux de l'omnipotence (la confiance irrationnelle dans des modèles théoriques -théorie des jeux /théorie du risque- pour orienter les décisions politiques)

### a) 1<sup>ère</sup> explication - l'anecdote de la sentinelle médiévale : le rôle de l'autosuggestion, la confusion entre vérité et mensonge

Analysons « le lien entre la tromperie et l'autosuggestion » p. 51, la confusion entre vérité et mensonge. Dans le cas du conflit au Vietnam, le mensonge des politiques s'est complexifié car les menteurs (experts) ne sont plus parvenus à distinguer leurs mensonges de la vérité. Faire croire, quand celui qui ment est incapable de séparer vérité et mensonge, produit de la confusion au lieu de provoquer une adhésion. Pour convaincre en manipulant, il faut que le menteur maîtrise son mensonge, donc **garde la vérité comme repère**, sinon le mensonge se construit sur la confusion et on ne fait plus croire mais on se fait croire qqch. La vérité conserve donc une « inaliénable primauté » dans l'art de manipuler, dans un mensonge maîtrisé. A contrario, le paradoxe, c'est que quand les menteurs échouent à créer un public vraiment convaincu, ils « commencent par s'illusionner eux-mêmes ».

Il y a donc un lien entre tromperie (faire croire à autrui qqch qu'on sait être faux) et autosuggestion (se faire croire volontairement qqch que l'on sait être faux). Or les services officiels pratiquaient une profonde autosuggestion interne puisqu'ils vivaient comme dans « une tour d'ivoire », à l'écart des réalités.

Le menteur qui se ment expérimente alors un double détachement : il se coupe des faits et il se distancie du public auquel il ment. Finalement la parole mensongère trompe aussi bien le menteur que ses interlocuteurs. On comprend un aspect anthropologique important : notre rapport au monde **dépend du monde que l'on partage avec autrui**. Arendt reprend alors l'anecdote médiévale de la sentinelle p. 51 déjà évoquée dans « Vérité et politique » : le guetteur qui lance une fausse alerte est le premier à y réagir.

Or comment juger cette tromperie appliquée à soi-même ? Arendt explique que du point de vue de la morale, on est plus indulgent envers celui qui se fait croire qqch, qu'avec celui qui fait croire qqch aux autres. Toutefois, l'auto-tromperie présente un autre **danger, celui de dissoudre la vérité** puisque le menteur qui se met à croire à ses propres mensonges, à l'instar des gouvernements américains, ne discriminent plus le vrai du faux, le réel de l'imaginaire et il perd alors tout contact avec le monde concret. Au contraire, le menteur conscient, n'est pas dupe de ses propres mensonges et connaît la différence entre le vrai et le faux, donc **la catégorie logique de vérité est sauvegardée** (MP p54 et VP p324). Les autorités responsables se sont enfoncées dans des réalités subjectives croyant que les problèmes seraient résolus par de simples calculs. Or les risques de ces décisions ont été bien réels et incalculables !

## b) 2<sup>e</sup> explication : La perte de contact avec le monde réel

La perte de contact avec le monde réel vient de l'idéologie (ailleurs définie par Arendt comme « **la logique d'une idée** », *Les Origines du totalitarisme*) et de la confusion entre réalité et probabilité. L'**idéologie** consiste à croire que l'Histoire se produit conformément à une idée précise (pour illustrer, pensons au darwinisme social dans le cas du nazisme, à l'abolition des classes par la dictature du prolétariat dans le cas du marxisme-léninisme). L'idéologue applique ses idées à l'Histoire et peut parfois essayer de faire correspondre les faits à ses idées (cf. chapitre « Idéologie et terreur » dans *Les Origines du totalitarisme*).

Pendant la guerre du Vietnam, l'idéologie des USA dans le contexte de guerre froide était l'anticommunisme. Or selon Arendt, ce sont des anciens communistes devenus anticommunistes qui ont appliqué des « théories » pour expliquer l'histoire et décider de son évolution, p. 58 (la **théorie des dominos** reposant sur l'idée qu'un État qui devient communiste peut entraîner une conversion des pays voisins de cet État. ; idée d'une **conspiration communiste contre les Vietnamiens du Sud** p. 39 défendue en dépit des renseignements réels). Par conséquent, toutes ces théories ont été infondées mais pourtant utilisées par les décideurs, avec des conséquences bien réelles.

**La confusion entre réalité et probabilité** : quand on s'appuie sur des idées et non sur les faits, on peut également croire que ce qui est possible, ce qui s'accorde avec la théorie, est réel. On confond alors le réel (ce qui existe effectivement) et le plausible, le probable (ce qui peut exister). Mais souvent le probable n'est pas prouvé. Or dans l'idéologie, des théories probables vont être considérées comme vraies même si elles sont contredites par les faits. De plus, elles aboutissent à mettre les faits de côté, en plus de commettre des erreurs factuelles : « ils n'avaient nul besoin de faits ou d'informations : ils avaient une « théorie », et toutes les données qui ne concordaient pas avec elle étaient rejetées ou délibérément ignorées » (MP, p. 58).

Ce qui aggrave encore les choses, c'est le fait que « **les objectifs [de cette guerre] étaient presque exclusivement d'ordre psychologiques** » (p. 54) (et non pas, imaginons pour clarifier, de remporter telle ou telle portion de territoire ou de tenir un budget). « Les calculateurs n'ont pas cessé de demeurer totalement inconscients de l'existence d'une limite absolue autre que psychologique. Les limites qu'ils percevaient étaient celles de l'opinion publique et de son acceptation des pertes en vie humaines, dont les chiffres ne devaient pas sensiblement dépasser, par exemple, ceux des morts dus aux accidents de la route ». Mais il ne leur est apparemment jamais venu à l'esprit que même ce pays ne pouvait pas se permettre de dépasser certaines limites de dépenses sans courir à la faillite », p. 57).

## c) 3<sup>e</sup> explication : l'élaboration du « mythe périlleux de l'omnipotence »

Un facteur supplémentaire a été la **croissance irrationnelle à penser la réalité sous la forme de modèles**. Cela mène à la seule prise en compte du calcul rationnel, mathématique, statistique, pour des décisions dignes d'un ordinateur sans analyse des risques et conséquences réels : il aurait fallu **apprécier, juger** (p. 54-56). Ils « *n'appréciaient pas, ils calculaient* » (p. 55) Les techniques des spécialistes de la solution des problèmes mènent à « transposer un contenu qualitatif en nombres et en valeurs quantitatives permettant le calcul de la solution prévue (p. 54) ». Arendt critique ici la théorie des risques (« la façon dont des projets d'opération sont affectés de pourcentages de risques et de profits » p. 54, c'est le rapport des bénéfices probables et des risques probables qui est par exemple utilisé pour juger de l'efficacité potentielle d'un vaccin). Si on peut en théorie calculer un risque, ce risque possède néanmoins selon Arendt « une **nature incalculable** » p. 55 quand il atteint une certaine gravité (par exemple, il entraîne beaucoup de morts). On ne peut prendre une décision sans en envisager les conséquences les plus graves. Or cela n'a pas été compris par les responsables lors du conflit au Vietnam (où des millions de vies humaines étaient en jeu).

Arendt pointe une **double arrogance du pouvoir et de l'esprit**, « combinaison suicidaire » (p. 57). Ainsi au risque incalculable des décisions politiques s'ajoute le « mythe périlleux de l'omnipotence » puisque les spécialistes de la résolution des problèmes, au lieu de se fier « à l'aptitude de l'esprit à profiter des enseignements de l'expérience », ont privilégié les « facultés calculatrices de la pensée » p. 58, **se fiant au rationalisme de façon excessive, croyant la raison omnipotente**. Même si les bureaucrates n'étaient pas des idéologues, partisans d'une doctrine, leur méthode n'était pas scientifique mais irrationnelle parce qu'ils « ont eu une confiance totalement irrationnelle dans la possibilité de mettre la réalité en équations » p. 57. Ceci constitue une arrogance de l'esprit. Or **la raison, qui a un grand pouvoir, est tout de même limitée**. Les experts ont nié la contingence des actions humaines en les expliquant par des chiffres. Ils ont alors calculé des probabilités, donc quantifié des « comportements » compréhensibles de façon qualitative. Ils ont été seulement « calculateurs » p. 57. Croire en une forme de rationalité dans un domaine qui ne concerne pas des vérités de raison mais plutôt des vérités de faits, c'est prêter à l'**esprit** calculateur des pouvoirs qu'il n'a pas.

Pour Arendt, cette arrogance de l'esprit (croissance en un modèle rationnel sans limite) a été accompagnée d'une « arrogance du pouvoir » p. 57, sorte de « mythe périlleux de l'omnipotence ». Les experts ont cru leur puissance sans limite. Les modèles logiques conçus par les spécialistes leur semblaient infaillibles. En faisant correspondre les théories aux faits grâce à des raisonnements logiques, ils avaient une illusion de maîtrise, c'est-à-dire ils croyaient maîtriser la réalité.

Pendant la guerre du Vietnam, les méthodes des spécialistes ont même donné l'impression que les décisions politiques étaient prises par un ordinateur (MP, p. 55) calculant mais ôtant la capacité du jugement requérant la connaissance des faits. On retrouve la critique du technocrate qui refuse de penser, et l'idée que le **calcul** n'est pas le **jugement**. « Leur confiance en eux-mêmes [...] se fondait sur une vérité purement rationnelle et mathématique. [...] Le malheur est que cette vérité était dépourvue de tout lien avec les données du « problème » à résoudre » (p. 55).

Arendt va ensuite montrer comment **ces trois facteurs** (a/b/c) ayant en commun la minimisation de l'importance des faits **convergent vers une négation de la réalité** (p. 58-62). Elle en retrace la **genèse**. Ce règne de la négation de la réalité était déjà présent chez les idéologues de la guerre froide (p. 58),

s'est perpétué par l'habitude des anciens dirigeants de raisonner avec des parallèles historiques (conciliation = Munich, Diem "Churchill de l'Asie", usage par l'opposition de gauche de l'étiquette de "génocide", alors manifestement non fondé) (p. 59) et enfin les spécialistes de la solution des problèmes ont suivi le mouvement (p. 60). Arendt compare les méthodes de ces experts à celles des responsables de l'ancienne génération persuadés « d'avoir compris les leçons du passé ». Or tous sont « incapables d'apprécier la réalité en elle-même ». En faisant une analogie systématiquement avec des situations passées, ils n'arrivent pas à comprendre la situation présente p. 59. C'est se dispenser de la prise en compte de la **contingence** et de la **liberté** des actions humaines (cf. *supra*). L'erreur des idéologues ou des spécialistes en résolution des problèmes réside dans leur méthode. Ils appliquent des modèles théoriques et logiques aux événements, même passés. Or pour expliquer le passé, **ils considèrent de façon rétrospective les faits passés comme s'ils étaient déterminés par le modèle**, telle une relecture du passé selon un schéma logique. Mais si on se repositionne au moment où les faits se sont déroulés, ils étaient contingents. Les expliquer après coup, c'est nier cette contingence en la remplaçant pour de la prévision et de la nécessité.

Ainsi ils parviennent à une **confusion, en assimilant de simples hypothèses à des faits** (ex : Hô Chi Minh et l'industrialisation), ce qui d'ailleurs, mentionne-t-elle avec nuance, s'oppose à la rigueur des méthodes de la théorie des jeux et de l'analyse des systèmes p. 61-62. Certes, les hypothèses prises comme postulats des raisonnements pouvaient être vraies, mais la méthode consistant à transposer la réalité des faits sous des modèles logiques pour prévoir le futur représente une croyance irrationnelle. Dès lors, les idéologues comme les experts dotés de méthodes sont incapables de « tirer la leçon de l'expérience ou celle des faits » (MP, p. 62). Ils sont dans un déni de réalité.

L'auteur procède enfin à une **conclusion partielle**, apportant une réponse à sa question « Comment ont-ils pu ? » (question qui ouvrait la partie IV) : la réalité a pu être d'autant plus occultée que **les objectifs mêmes de l'engagement ignoraient le réel** (p. 62-63).

## 5) Vérité et information: le droit à une information véridique non manipulée (p. 63- 68)

C'est la conclusion optimiste de l'essai où Arendt récapitule tous les moments de sa réflexion. Elle souligne qu'on aurait pu aussi analyser que ce sont des décisionnaires qui ont commandé le rapport et des rédacteurs qui l'ont diffusé : ce retour de vertu fait honneur aux principes d'un pays libre, ce qu'elle **magnifie** en citant un court extrait du grand texte de la déclaration d'indépendance du 4 juillet 1776 (p. 65). Pour Arendt, ce **sursaut démocratique** est très positif et s'enracine dans l'histoire de la **Révolution américaine, moment fondateur de la liberté**. Certains pays libres s'opposent au mensonge, « l'opinion » souveraine c'est celle de « l'humanité » à laquelle on doit le « respect ». Cela marque aussi l'échec de la « **volonté de destruction** » des faits (MP, p.24) qui même si elle était « totale » ne pourrait jamais se réaliser car la réalité résiste, cette volonté de destruction ne peut « disposer » d'un pouvoir équivalent à « l'omnipotence », même sous Hitler et Staline (notons que l'opposition entre totalitarismes et démocratie est à l'œuvre dans l'article).

Elle répète l'aspect exceptionnel de la publication des documents du Pentagone, livrés par un de leurs rédacteurs à la presse, mais aussi leur contenu prévisible. Par conséquent, Arendt se livre à un **éloge appuyé de l'intégrité de la presse, « quatrième pouvoir »** qu'il faut protéger car elle est **garante de la « liberté d'opinion »** (p. 66). Le 4<sup>e</sup> pouvoir avait bien rempli sa mission, avec liberté et honnêteté car

les secrets étaient connus. (// dans VP elle souligne que la presse a une « fonction politique très importante », p. 333, elle ajoutait des **lieux d'enseignement supérieur** comme l'université et **l'institution judiciaire** auxquels même la politique a intérêt comme lieux de recherche de la vérité). Par rapport à l'état de la démocratie, Arendt réitère son souhait de protéger **le premier amendement de la Constitution américaine** consacré à la « liberté de parole ou de presse ». **C'est grâce à des informations fiables que les opinions se forment dans une société**. Il s'agit de bien identifier les faits et ensuite de les différencier des opinions, correspondant aux diverses interprétations formulées sur les faits. **Les vérités de fait constituent une base indispensable à la pensée politique**, et même à la plus élémentaire liberté d'expression. (Cela rejoint l'idée que malgré l'antagonisme entre vérité et politique, **la vérité est nécessaire à la vie politique**. Dans VP, Arendt caractérisait la vérité par une double métaphore : « conceptuellement, nous pouvons appeler la vérité ce que l'on ne peut pas changer ; métaphoriquement, elle est le sol sur lequel nous nous tenons et le ciel qui s'étend au-dessus de nous » p. 336 ; la vérité est le repère le plus fondamental de l'être humain car il y a une **immuabilité de la vérité**, signifiant non pas indestructibilité, mais propriété principale d'un objet car tout objet qui ne peut être changé est vérité. La vérité désigne ainsi le **sol assurant à l'homme sa stabilité**. Mais deuxièmement, la vérité est ce qui nous dépasse, ce qui est au-dessus de nous, ce ciel qui nous fait rêver, cet idéal inatteignable pour partie et pourtant protecteur). Pour lutter contre la crédulité, il faut des garde-fous institutionnels (reprend Tocqueville) : afin de lutter contre le mensonge organisé, l'État doit **garantir la liberté d'expression, un accès à une information fiable**. A ces deux conditions, l'opinion est armée contre la manipulation.

Une leçon peut être tirée de cet échec : toute future politique impérialiste américaine ("politique agressive et aventureuse", p. 67) semble délégitimée d'avance, ce qui a pu nourrir l'"espoir" des Vietnamiens du Nord.

Ainsi le régime démocratique n'a pas été détruit malgré ces mensonges d'État. Sa conclusion porte aussi sur **l'état de la démocratie** qui malgré les mensonges généralisés du pouvoir a résisté et qui résistera (rappelons que la guerre du Vietnam n'est pas finie mais la démoralisation des soldats présage d'une défaite). Pour terminer, Arendt cite un ancien combattant, D. Lang : « la guerre pourrait bien avoir pour effet de faire voir ce pays sous un meilleur jour. Je sais (...) qu'on ne peut guère parier là-dessus, mais on ne peut pas davantage parier sur autre chose » p. 68

**Bilan** : Citant de façon très détaillée tout au long de son article, non seulement les réalités historiques, géographiques et politiques de la guerre du Viet Nam, mais aussi la matière textuelle des *Pentagon Papers* auxquels elle se réfère constamment et de façon très précise [*ibid.* signifie *ibidem*, au même endroit que la citation précédente], H. Arendt donne un exemple brillant de ce à quoi la culture, qui respecte les textes et les réalités, peut initier : une résistance à la vision réductrice des modèles théoriques, fondés sur une raison déconnectée du réel. Forte d'une formation rigoureuse *via* les humanités (qui prennent en compte les formulations précises des textes, requièrent qu'une interprétation soit fondée sur une **citation** précise mais aussi la prise en compte du **contexte**) et *via* le journalisme (qui doit respecter les faits) elle démontre ici magistralement (et très concrètement) que le calcul ne saurait remplacer le jugement. Embrasser à bras le corps les réalités, même quand elles semblent irrationnelles, semble une incarnation nécessaire de l'antique vertu de prudence, qui a cruellement fait défaut aux décideurs états-uniens lors du conflit du Vietnam.